THÉATRE

PARISIEN.

PIÈCES NOUVELLES.

UN NOVICIAT DIPLOMATIQUE.

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANTS;

Par M. Jacques Arago.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 AOUT 1834.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PRIX : 20 CENTIMES.

PARIS.

BARBA, AU PALAIS-ROYAL, galerie de Chartres. | BEZOU, RUE MESLAY, 34, et boulevard St.-Martin, 29. | QUOY, BOULEVART SAINT-MARTIN, n. 18.

1834.

YTh 1349

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE ROI LOUIS XIV	M. SAINTE-MARIE.
LOUVOIS, premier ministre	M. HYPPOLITE.
TURENNE, maréchal de France	M. FONTENAY.
M. VAN-BENNINGEN, ambassadeur de Hollande	M. MATHIEU.
LÉOPOLD DE FRONSBERG, secrétaire de l'ambassade de Hollande	M. EMILE TAIGNY.
MADAME DE COETQUEN	Mme DOCHE.
GEORGES, valet de Turenne	M. BALLARD.
JACQUES, valet de Madame de Coëtquen	M. EMILIEN.
UN HUISSIER du Palais	M. CASSEL.

La scène se passe dans un des Salons du Louvre.

THÉATRE PARISIEN.

PIÈCES NOUVELLES.

LA SALAMANDRE, v. hist. en 4 actes, par MM. de Livry, Desforges et Leuven.
CARAVAGE, drame en 3 actes, de MM. Charles Desnoyers et Alboize, 2me edit.
LA FILLE A ETABLIR, vaud. en 2 actes, de M. Bayard.
LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT, v. en 4 a., de MM. Paul de Kock et Dupenty.
MARCHÉSA, drame en 3 actes, de MM. Adolphe Dennery et Alfred.
DIEU et DIABLE, ou la Conversion de Mme Dubary, vaud. de M. Nezelle.
TROIS ANS APRÈS, ou la Sommation respectueuse, drame en 4 actes.
LE FILS ADOPTIF, vaud. de M. Brazier.
LA FAMILLE DE L'APOTHICAIRE, vaud. de MM. Duvert, Duverger et Varin.
SANS TAMBOUR NI TROMPETTE, v. de MM. Brazier, Merle et Carmouche.
Le CONSCRIT, vaud. de MM. Merle, Simonin et Ferdinand.
Mme BAZILLE, v. de MM. Lurine et Sollard.
La COCARDE TRICOLORE, v. en 3 a., de MM. Coigniard.
L'IDÉE du MARI, vaud. de MM. Adolphe Dennery et Alfred.
TOUT CHEMIN mène à Rome, vaud. de MM. Ch. Desnoyers et Lafitte.
Le MUSICIEN de Valence, vaud. de MM. Simonnin et Gustave.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

UN NOVICIAT DIPLOMATIQUE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LOUVOIS, LÉOPOLD.

LOUVOIS, *assis près d'une table.* C'est vous, M. Léopold? M. Van-Benningen, votre patron, est donc indisposé?

LÉOPOLD. Il le dit, M. de Louvois.

LOUVOIS. Comment il le dit! est-ce que ce ne serait pas?

LÉOPOLD. Je l'ignore; mais c'est bien le moins qu'un ambassadeur ait une petite maladie à ses ordres... Si la chose publique ne marche pas, il a la fièvre, si elle marche mal, il l'a encore, si elle marche trop, il l'a toujours.

LOUVOIS. A ce compte-là, monsieur, les ambassades sont des ambulances.

LÉOPOLD. Ou plutôt des Lazarets, monseigneur, et certes, il n'en peut pas être autrement... Les honneurs gâtent, les dignités dévorent, les cours corrompent, le moyen d'échapper à la contagion! On craint la peste; eh! bon Dieu! les maladies de cour sont autrement mortelles.

LOUVOIS. Et pourtant, monsieur, vous les bravez déjà.

LÉOPOLD. Que voulez-vous; jeunesse est si imprudente.

LOUVOIS. Et si oseuse.

LÉOPOLD. Et si avide, monseigneur, le danger ne fait périr que les poltrons.

LOUVOIS. Vous ne l'êtes pas, vous, M. de Fronsberg...

LÉOPOLD, Fi donc! Je n'ai peur que d'une seule chose dans le monde...

LOUVOIS. Laquelle?

LÉOPOLD. De ne pas arriver.

LOUVOIS. Voulez-vous aller loin?

LÉOPOLD. Et haut.

LOUVOIS. Jusqu'où?

LÉOPOLD. Que sais-je! jusqu'au rang d'ambassadeur, au moins.

LOUVOIS. Peut-être jusqu'à celui de ministre...

LÉOPOLD. Au plus.

AIR :

Je vous en parle avec franchise,
Rien qu'à cela tendent mes vœux...
De moi je ne veux pas qu'on dise
Il est par trop ambitieux...
(Prétendre moins vaut beaucoup mieux.)
C'est donc là tout ce que j'espère
Dans mes rêves, dans mes loisirs.

LOUVOIS.
Une ambassade, un ministère?

LÉOPOLD.
Le sage borne ses désirs.

LOUVOIS.
Quoi? vous visez au ministère?

LÉOPOLD.
Je borne là tous mes désirs.

LOUVOIS. On ne m'a pas trompé..... Poursuivons...,

LÉOPOLD, *à part.* Voyons-le venir...

LOUVOIS. Et pour arriver, qu'êtes-vous disposé à faire?

LÉOPOLD. Presque tout.

LOUVOIS. Ce n'est guère, monsieur.

LÉOPOLD. Et bien, tout, monseigneur.

LOUVOIS. Même l'impossible?

LÉOPOLD. L'impossible! ce mot-là ne se trouve pas dans le vocabulaire de l'ambitieux.

LOUVOIS. Mais, prenez garde, il y a bien des ornières sur les grandes routes...

LÉOPOLD. On prend les chemins de traverse.

LOUVOIS. Et la boue?

LÉOPOLD. Ah! M. de Louvois.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

C'est un métier sans trêve et sans relâche;
Mais franchement il ne me fait pas peur.
Je sais déjà que l'opprobre s'y cache
Sous un cordon, un titre, une faveur.
Tout disparaît au signe du monarque,
Plus d'un puissant de la boue est issu...
Et tant d'habits brodés en ont reçu,
Qu'à la cour nul ne les remarque. (*bis.*)

LOUVOIS, *à part.* Je suis sûr de l'avoir...

LÉOPOLD, *à part.* Je te coûterai cher .. va...

LOUVOIS. Que font vos parens?

LÉOPOLD. Je n'en ai pas...

LOUVOIS. Quel est votre pays?

LÉOPOLD. Celui qui m'adoptera.. .. Il faut plus que des cailloux et des maisons pour faire une patrie... L'Europe est vaste... Je trouverai, car je ne suis pas proscrit...

LOUVOIS. Êtes-vous content de ce que vous êtes?

LÉOPOLD. Je vaux davantage.

LOUVOIS. Demandez.

LÉOPOLD. Voyez. . Mais deux mains sont ouvertes.

LOUVOIS, *à part.* Mauvais petit blondin.

LÉOPOLD, *à part.* Fin renard.

LOUVOIS. Et vos promesses antérieures ?

LÉOPOLD. En acceptant la place de troisième secrétaire d'ambassade, je me suis promis de toujours promettre, et je tiens parole par esprit d'économie. Si les promesses étaient des faits accomplis, les puissans en seraient moins prodigues. Jamais une promesse n'a ruiné, et souvent elle a enrichi. Demandez...

LOUVOIS. A qui?

LÉOPOLD. A beaucoup...Levez la tête...

LOUVOIS. Vous êtes malin, dangereux.

LÉOPOLD. Je vous l'ai dit, monseigneur, je vise à un ministère... Je pars jeune, il est vrai... Mais avec du temps et de la patience, la feuille de mûrier devient manteau royal.

LOUVOIS. Diable, quel mycroscope.

LÉOPOLD. Pardon, Excellence, je rapproche les objets, mais je ne les grandis pas.

LOUVOIS, *à part.* Quelle audace!

LÉOPOLD. S'enferre-t-il!

LOUVOIS. On ma assuré que M. Van-Benningen vous aimait...

LÉOPOLD. C'est que je lui suis utile.

LOUVOIS. Et vous, l'aimez-vous?

LÉOPOLD, *riant.* Il m'est utile, monseigneur.

LOUVOIS. Que pensez-vous de moi ?

LÉOPOLD. Ah! M. de Louvois, c'est bien téméraire à vous d'oser interroger un écervelé sur des choses aussi graves.

LOUVOIS, *à part.* L'impertinent !

LÉOPOLD, *à part.* Le fou!.

LOUVOIS. Enfin qu'en pensez-vous ?

LÉOPOLD. Si vous y tenez beaucoup... je vous le dirai...

LOUVOIS. J'y tiens... dites.

LÉOPOLD. Eh bien! en ce moment, monseigneur, je pense que vous voulez m'acheter

LOUVOIS. Etes-vous à vendre ?

LÉOPOLD. Y a-t-il acquéreur ?

LOUVOIS, *se levant vite.* Je crois qu'une place de deuxième secrétaire d'ambassade à Rome sera vacante demain.

LÉOPOLD. Pourquoi pas aujourd'hui?..

LOUVOIS. Parce que personne encore ne l'a méritée.

LÉOPOLD. Sais-je ce qui vous intéresse?

LOUVOIS, *bas et plus vite.* Un courrier du cabinet Hollandais est arrivé ce matin...

LÉOPOLD, *bas.* C'est vrai...

LOUVOIS, *bas.* On dit qu'il apporte l'ordre à M. Van-Benningen de traiter avec l'ambassadeur d'Espagne.

LÉOPOLD, *bas.* (*A part.*) L'Espagne!.. (*Haut.*) On le dit...

LOUVOIS, *bas.* Et de chercher à faire alliance avec l'Angleterre.

LÉOPOLD, *bas.* On le dit aussi...

LOUVOIS, *haut.* Monsieur le troisième secrétaire vous êtes bien discret.

LÉOPOLD. M. de Louvois vous savez tout, que peut-on vous apprendre?

LOUVOIS. Jeune homme, je parlerai de vous à Louis XIV.

LÉOPOLD. Avant la guerre qui se prépare ?

LOUVOIS. Il se prépare donc une guerre?

LÉOPOLD. Oh! monseigneur, je veux bien être traité en enfant, mais pas en niais... Et si vous me le permettez, je vais vous donner les détails les plus précis sur les projets de votre cabinet... D'abord le roi, Condé et Turenne à la tête de trois puissantes armées...

LOUVOIS. Assez, assez, monsieur, vous diriez des sottises...

LÉOPOLD. Eh! monseigneur, il y a des sottises qu'un homme d'esprit achèterait fort cher... Et à la cour, en effet, c'est être sot que d'être vrai.

LOUVOIS, *à part.* Il nous faut ce petit coquin...

LÉOPOLD, *à part.* Qu'a-t-il appris? rien du tout.

LOUVOIS. Au revoir, M. Léopold.

LÉOPOLD. Votre tout dévoué, monseigneur.

LOUVOIS. Je vous verrai... ce soir... ici.

LÉOPOLD. C'est m'inviter à y revenir.

LOUVOIS. Je vous y invite...

LÉOPOLD. J'y serai...

(Louvois sort.)

SCÈNE II.

LEOPOLD, *seul.*

Ce n'est pas plus difficile que cela? que m'a-t-il arraché? rien... En diplomatie, paraître rusé vaut mieux que de l'être en effet... Oh! si je pouvais à moi seul découvrir les projets de Louis XIV, quelle gloire! ou plutôt... quel profit... Aux aguets, Léopold! et point de fausse honte... Dans la carrière que tu as embrassée, le succès justifie tout. et il n'y a de mépris que pour le maladroit... Deuxième secrétaire d'ambassade, disait Louvois! c'est déjà quelque chose, mais

ce n'est pas assez... un transfuge se paie plus cher... Ah ! je vois s'ouvrir la porte de ma belle esclave... C'est encore un moyen que je ne devais pas négliger...

SCENE III.

LEOPOLD, Mme DE COETQUEN.

LÉOPOLD. *courant l'embrasser.* Bonjour à ma gracieuse...

Mme DE COETQUEN. Eh bien! que faites-vous?..

LEOPOLD. Je vous embrasse.

Mme DE COETQUEN. Mauvais sujet... Vous m'avez toute décoiffée ; vous savez, Léopold, que je n'aime pas ces enfantillages quand je suis habillée..

LEOPOLD. Pourquoi vous habillez-vous ?..

Mme DE COETQUEN. C'est cela, dans les salons du Louvre en négligé. .

LEOPOLD. Vous êtes si coquette!..

Mme DE COETQUEN. Pas autant que vous êtes jaloux...

LEOPOLD. Au moins ma jalousie est-elle justifiée...

Mme DE COETQUEN. Enfant! jaloux, vous... et de qui encore, d'un M. de Turenne.

LÉOPOLD. N'est-ce pas assez...

Mme DE COETQUEN. M. de Turenne qui, dans un salon, ne sait que faire de ses bras, de son chapeau et de son génie.

LEOPOLD. Prenez garde... si vous m'en dites tant de mal, je croirai que vous en pensez trop de bien.

Mme DE COETQUEN. Soyez tranquille, je n'aime pas l'odeur de la poudre à canon.

LÉOPOLD. Et pourquoi une femme n'aimerait-elle pas M. de Turenne ? Une haute renommée fondée sur des vertus et des triomphes.

Mme DE COETQUEN. Dans la liste de ses talens, on ne pourra jamais trouver l'adresse et la présence d'esprit.

LÉOPOLD. Les Impériaux diraient le contraire, madame.

Mme DE COETQUEN. Je n'ai jamais vu héros plus gauche, et grand homme plus maladroit; hier, au cercle de Madame, je laisse tomber par mégarde un de mes gants, au lieu de le ramasser, il marche dessus avec ses bottes, puis s'apercevant de sa maladresse, il relève le gant en me faisant mille excuses, et le dépose tout sale encore sur ma robe, qui en a gardé une large tache... Aussi s'est-on moqué de lui !..

LÉOPOLD. Qui? des grands seigneurs, des sots, des laquais sans doute... Est-il juste que Turenne s'acquitte bien de ces misérables soins, quand le ciel l'a créé pour de plus nobles occupations ? Une main de géant, madame, relève le gant d'un ennemi, et non celui d'une femme.

Mme D. COETQUEN. Voyez donc quelle tournure il a, et comme il est laid!

LÉOPOLD. C'est que vous n'avez pas vu son âme à travers ses traits... Qui a jamais dit d'une lame bien trempée, qu'elle fut vilaine parce que le fourreau était en cuir ?

Mme DE COETQUEN. Mais il a, je crois, plus de quarante ans.

LÉOPOLD. Il est plus jeune que moi, madame, j'en ai dix-neuf, c'est déjà beaucoup dans une vie de soixante ou de quatre-vingt... Mais Turenne se survivra dans son nom; et qu'est-ce que quarante ans, sur une immortalité?...

Mme DE COETQUEN. Eh quoi! Léopold, c'est vous qui me reprochez mon indifférence pour lui?

LÉOPOLD. Non, non, je vous reproche votre injustice.

Mme DE COETQUEN. En défendant celui que vous croyez votre rival.

LÉOPOLD. C'est que je ne suis pas de ceux que l'amour aveugle, moi... je suis de ceux qu'il éclaire...

Mme DE COETQUEN, *tristement.* Et voilà la récompense de mon honneur sacrifié, de ma vie risquée; oui, monsieur, je risque ma vie... M. de Coëtquen, en mission aujourd'hui peut arriver d'un moment à l'autre; c'est un homme jaloux, terrible, et s'il découvre ma faute, il me tuera, que dis-je? il me défigurera peut-être.

LÉOPOLD, *souriant.* Tu peux perdre quelques-uns de tes attraits et être riche encore...

Mme DE COETQUEN. Si vous pensiez ce que vous dites!

LÉOPOLD. Tu ne l'exigeras pas toujours d'un diplomate.

Mme DE COETQUEN. On ment aux princes, aux rois, mais aux femmes!..

LÉOPOLD. N'es tu pas ma souveraine ?

Mme DE COETQUEN. Ou plutôt votre esclave.

LÉOPOLD. Le joug que je t'impose est-il si lourd, que tu t'en plaignes?

Mme DE COETQUEN. De temps à autre.

LÉOPOLD, *lui prenant la main.* Pas toujours du moins?..

Mme DE COETQUEN. Pas en ce moment.

LÉOPOLD. C'est que je te trouve si jolie... quand je te vois...

Mme DE COETQUEN. Et quand vous ne me voyez pas?

LÉOPOLD. Oh! alors tu cours quelque danger...

Mme DE COETQUEN. Vilain mauvais sujet.

LÉOPOLD, *avec importance*. Que veux-tu? Mes idées riantes d'avenir... les hauts intérêts qui me sont confiés.

Mme DE COETQUEN. Fat... Mais savez-vous que vous êtes bien petit en diplomatie...

LÉOPOLD. Pas si petit que vous croyez.

AIR :

Quelque hautains que soient les courtisans,
Ils ont toujours deux tailles de commande;
L'une est petite aux genoux des puissans,
Et l'autre, auprès des petits, paraît grande.
A nous hausser pour les mieux égaler,
Nous employons un effort débonnaire,
Et près du dieu qu'on vit briller,
On se courbe pour lui parler,
Car il est presque ventre à terre.

Mme DE COETQUEN. On entre. Si c'était le ministre!

LÉOPOLD. Non, c'est un valet. Tu t'es trompée de bien peu.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

Madame, c'est une lettre très-pressée de M. l'ambassadeur pour M. Léopold.

LÉOPOLD, *la prenant*. Donne et éloigne-toi.

(Le valet sort.)

Mme DE COETQUEN, *à part pendant que Léopold lit*. Comme il commande.. Il ne me demande plus de permission aujourd'hui... Ah! je suis sous sa dépendance, mais, il paraît agité. (*haut*.) Quelle est cette lettre, Léopold?

LÉOPOLD Tenez, lisez-là... De toutes façons vous finiriez par savoir ce qu'elle contient.

Mme DE KOETQUEN, *lisant*. « Mon cher Léopold, préparez-vous à partir avec moi; je suis rappelé; on se plaint de mon peu d'adresse à découvrir les secrets de la France contre nous... Turenne et Louvois sont impénétrables pour tout le monde, même pour vous, si jeune, si audacieux, si frivole... On apprend tout quand on a l'air de ne vouloir rien apprendre... Et pourtant vous ne savez rien.., Je crains bien que vous n'ayez besoin d'un autre protecteur. Venez, je pars demain. »

VAN-BENNINGEN.

Vous ne partirez pas, Léopold.

LÉOPOLD. Le puis-je? et que ferais-je en France?

Mme DE COETQUEN. Nous nous aimerons.

LÉOPOLD. Et puis?

Mme DE COETQUEN Nous nous aimerons encore...

LÉOPOLD. Oui! et quand nous nous serons bien et long-temps aimés, un regret naîtra, une querelle aura lieu, tu me gronderas, je bouderai, et cet amour aura le sort des autres amours... Ce sera un souvenir, un rêve, une belle page de notre vie; oh! tout cela est bien triste...

Mme DE COETQUEN. Vous êtes désespérant, mon ami; mais je suis moins sombre dans mes prévisions...

AIR :

Laissons glisser nos beaux jours sans alarmes,
Craindre à notre âge est une triste erreur,
Fièvre d'amour a son prix et ses charmes,
Bonheur d'aimer est le premier bonheur.
Ami, crois-moi, la vie est dans le cœur;
Puis quand le Temps, ce vieillard inflexible,
Viendra sonner les arrêts du destin,
Endormons-nous dans un songe paisible,
Et sourions au soleil du matin.

LÉOPOLD, *à part*. Quel malheur de tromper une aussi bonne créature!

Mme DE COETQUEN. Voyons d'abord, le présent qui nous appartient, plus tard nous ferons notre avenir... Un secret important, dites-vous, nous reste à pénétrer... Qui le possède?

LÉOPOLD. Le roi, Louvois et Turenne! J'ai essayé de Louvois, il a été muet et sourd; c'est un mur sans écho, quant au roi, qui oserait l'interroger?.. Et Turenne, vous le savez, ne nous laisse aucune espérance...

Mme DE COETQUEN. Bah! bah! que je lui écrive...

LÉOPOLD, *à part*. Elle y est venue. (*haut*.) Que lui écrirez-vous? une déclaration d'amour.

Mme DE COETQUEN. Une proposition de paix. (*Elle s'assied et écrit*.)

LÉOPOLD. Il sait que je vous aime, m'immolerez-vous à ses espérances? Songez-y bien, j'ai de l'amour-propre.

Mme DE COETQUEN, *écrivant toujours*. Je le sais, je le sais; mais rassurez vous, je ne promets que ce que je veux donner...

LÉOPOLD. Donnez-vous quelquefois sans promettre ?

Mme DE COETQUEN, *se levant.* Oui, quand on sait prendre. (*il lui prend un baiser.*) Voilà qui est fait.

LÉOPOLD. Voyons...

Mme DE COETQUEN. C'est à Turenne que j'écris.

LÉOPOLD. Raison de plus...

Mme DE COETQUEN. Vous connaissez mon style...

LÉOPOLD. Les femmes en ont de tant de sortes !

Mme DE COETQUEN, *tristement.* C'est vrai, je suis fausse aujourd'hui .. Ne lisez pas, je craindrais de rougir à vos yeux.

LÉOPOLD. Soit ! et je me retire... A ce soir, au bal...

Mme DE COETQUEN. A tantôt.

LÉOPOLD, *à part.* Je la lirai bien malgré elle...

AIR :

Usez du droit que je vous donne ;
Mais confiant en votre foi,
Ecrivez-lui, je vous pardonne,
Pourvu que vous n'aimiez que moi...
A lui vos promesses frivoles,
Dont je ne puis être jaloux ;
A lui vos flatteuses paroles,
A moi vos sermens les plus doux.

ENSEMBLE.

Usez du droit que je vous donne,
Etc., etc.

MADAME DE KOETQUEN.

J'use du droit que l'on me donne.

(Léopold sort.)

SCENE V.

Mme DE COETQUEN, JACQUES.

Mme DE KOETQUEN, *appelant.* Jacques, Jacques ! (*il paraît.*) Cette lettre, sur-le-champ, à M. le vicomte de Turenne ; c'est très-pressé !

JACQUES. J'obéis, madame.

(Il sort.)

Mme DE COETQUEN, *seule.* J'ai tort, je le sais... Un enfant... dix-neuf ans à peine... Voilà le maître que je me suis donné... Sa jeunesse, son caractère gai, pétulant, et que sais-je, ce plaisir si doux pour une femme d'avoir quelqu'un à protéger... Elle qui a tant besoin de protection... Oh ! si M. de Koëtquen se doutait jamais... Mais une porte s'ouvre... C'est Louvois, Turenne l'accompagne...

SCENE VI.

LOUVOIS, TURENNE, Mme DE COETQUEN.

LOUVOIS. Par ici, vicomte, cette salle est isolée, nous pourrons y attendre les ordres du roi. (*voyant madame de Coetquen.*) Ah ! pardon, madame.

TURENNE, *saluant.* Nous venons chasser l'ennemi de sa position.

Mme DE COETQUEN. Rien ne m'a dit que nous fussions ennemis.

TURENNE. Tout me dit à moi que nous le sommes.

LOUVOIS. Et moi, j'en suis sûr aussi, car, hier encore, vous n'avez pas ménagé, chez la reine mère, la gauche courtoisie du maréchal.

Mme DE COETQUEN. Tous les regards étaient sur les miens, avais-je besoin de tant de confidens de mes pensées ?

TURENNE, *vivement.* Eh quoi ! madame, je n'étais pas votre jouet ?

LOUVOIS. Là, là, maréchal... c'est un nouveau piège qu'on tend à votre crédulité...

Mme DE KOETQUEN. Quel danger de s'y laisser prendre ?

TURENNE. Oh ! ce n'est pas le danger qui m'arrête...

Mme DE COETQUEN. En connaissez-vous que vous ne puissiez vaincre ?

TURENNE. Un seul, madame, auquel pourtant je n'ai pas la force de me soustraire...

Mme DE COETQUEN, *bas.* Avez-vous reçu ma lettre ?

TURENNE, *bas.* Une lettre à moi ?.... Non, Madame.

Mme DE COETQUEN, *bas.* Attendez là... Soyez exact.

TURENNE, *bas.* O ciel ! que dites-vous ?

Mme DE COETQUEN, *bas.* Silence !.... (*Haut et riant.*) Messieurs, je vous laisse aux soins du royaume.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE ROI, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.* Le roi !

LE ROI, *entrant.* Oui, Messieurs, c'est moi qui vais assembler mon conseil ; nous avons des nouvelles des Provinces-Unies. (*Il aperçoit Madame de Coëtquen.*) Ah ! Madame, pardonnez... des affaires d'état... sans intérêt pour vous.

Mme DE COETQUEN. Je sortais, sire... (*saluant.*) Messieurs... (*bas à Turenne.*) Attendez ma lettre.

TURENNE, *bas.* Je m'y perds.

SCENE VIII.

LE ROI, TURENNE, LOUVOIS.

LE ROI, *brusquement.* Eh bien, Mes-

sieurs, je vous l'avais dit... Condé ne veut pas entendre parler de guerre.

LOUVOIS. Condé a tort, sire.

TURENNE, *à part et distrait.* Quelle est belle!...

LE ROI. La Hollande sera châtiée, elle le mérite.

LOUVOIS. Cette guerre est nécessaire à votre honneur.

LE ROI. Elle l'est à ma gloire.

TURENNE, *à part.* Quelle grâce dans son sourire!

LE ROI. Qu'en pensez-vous, M. de Turenne?

TURENNE, *étourdi.* Moi... sire... je pense qu'elle a droit aux hommages de tout le monde.

LE ROI. De qui parlez-vous?

TURENNE. De qui votre majesté veut-elle me parler?

LE ROI. De la Hollande.

TURENNE, *vivement.* Il faut l'attaquer, sire, l'attaquer sans retard; il faut donner son audience de congé à M. Van-Benningen.

LOUVOIS, *à part.* C'est juste, Léopold est son secrétaire.

LE ROI, *à Louvois.* C'est bien. Avez-vous su quelque chose des dépêches arrivées ce matin à l'ambassade hollandaise?

LOUVOIS. Je suis sur la voie, sire; mais il nous en coûtera beaucoup pour tout savoir.

LE ROI. Donnez de l'or.

LOUVOIS. On veut plus que cela.

LE ROI. Une trahison ne vaut pas davantage.

LOUVOIS. C'est un jeune ambitieux qui aspire à monter!

LE ROI. Et c'est pour arriver qu'il commence à descendre... C'est bien, vous l'éleverez, nous le briserons plus tard... Les faveurs et le mépris aux traitres.... c'est un stygmate au front qui les marque, qui les signale.. Faites, M. de Louvois.

LOUVOIS. J'obéirai, sire.

LE ROI. Madame partira pour l'Angleterre, et négociera en notre faveur; ce point là surtout doit rester secret. L'armée sera divisée en deux corps principaux: le premier commandé par moi et le duc d'Orléans; le second par vous, maréchal... Le marquis de Gadagne et le duc de la Feuillade seront sous mes ordres. Vous aurez sous les vôtres, Messieurs de Choiseul et le comte de Guiche. Telle est ma volonté, rien désormais ne pourra la changer... Venez me donner votre avis au conseil.

LOUVOIS, *bas à Turenne.* Vous voyez que notre avis sera superflu. J'accompagne le roi; M. le vicomte ne vous faites pas trop attendre.

(Il suit le roi qui s'éloigne.)

SCENE IX.

TURENNE, *seul.*

Eh quoi! ma maladresse d'hier m'aurait été pardonnée! Elle aurait eu la générosité de me défendre auprès de tout ce monde qui riait à mes dépens! Ah! c'est qu'elle ne ressemble à aucune dame de la cour. Ah! ah! M. Van-Benningen, ce sera, j'espère, sa dernière visite au Louvre.

SCÈNE X.

VAN-BENNINGEN, TURENNE.

VAN-BENNINGEN. Dieu vous garde, maréchal! En sortant de chez le roi j'allais me rendre à votre hôtel.

TURENNE. Je suis charmé d'épargner une course à M. l'ambassadeur des Provinces-Unies.

VAN-BENNINGEN. Je m'estime heureux d'avoir été choisi pour vous offrir cette tabatière enrichie de diamans.

TURENNE. A moi?

VAN-BENNINGEN. A vous.

TURENNE, *après l'avoir regardée.* Ils sont magnifiques en effet, M. Van-Benningen; mais comme un objet de si haut prix pourrait se perdre .. je vous demanderai la permission d'en ôter la monture.

VAN-BENNINGEN. Quoi? maréchal!

TURENNE. C'est mon désir... Je sais que vos blessés des Dunes ont besoin de secours; le prix de ces diamans leur sera distribué.

Air Vaudeville de l'Anonyme.

Les accepter serait, moi je le pense,
Commettre un vol, je n'accepte donc pas;
Mais vous, Monsieur, en toute conscience,
Que feriez-vous, dites, en pareil cas?
Quand le boulet a conquis des provinces,
Quand vient la fin de nos sanglans débats,
Nous devons tous, ou généraux ou princes,
Faire la part de nos pauvres soldats.

VAN-BENNINGEN, *à part.* Je ne débute pas heureusement.

TURENNE. Votre excellence, m'a-t-on dit, a demandé son audience de congé?

VAN-BENNINGEN. Pas encore, maréchal, pas encore: car rien ne me semble moins positif que la guerre qu'on médite contre la Hollande.

TURENNE. Ah! ah! la guerre est près d'éclater?

VAN-BENNINGEN. Je conçois que vous l'ignoriez, maréchal, puisque Condé seul doit commander les armées.

TURENNE, *vivement*. Condé! dites-vous. (*se reprenant.*) Au fait... qui oserait se mettre sur les rangs pour lui disputer cette faveur?

VAN-BENNINGEN. D'autres généraux en sont aussi dignes.

TURENNE. Je n'en connais aucun.

VAN-BENNINGEN. Votre modestie seule...

TURENNE. Oh! trève aux complimens, excellence.

VAN-BENNINGEN. C'est votre cause que je défends...

TURENNE. Ou plutôt vos intérêts. Je n'ai pas d'ailleurs pour habitude de prendre mes auxiliaires dans le camp ennemi.

VAN-BENNINGEN. Même quand vous avez tant d'ennemis dans le vôtre?

TURENNE. Même alors.

VAN-BENNINGEN. La Hollande pensait cependant...

TURENNE. Que la Hollande ne me prenne pas pour confident de ses pensées; car je lui cache les miennes. Moi, voyez-vous, je suis soldat avant tout, et je crois que dans les discussions politiques une épée pèse toujours plus qu'un argument. Soyons ennemis s'il le faut, M. Van-Benningen, mais ne cessons pas de nous estimer. Au revoir donc, excellence... Ici comme amis, si la paix se maintient, et voilà ma main de gentilhomme en gage d'affection.. En Hollande, comme ennemis, si la guerre éclate... et j'ai là mon épée de capitaine... Le roi va décider.

VAN-BENNINGEN. J'attendrai donc.... (*à part*) Léopold avait raison, on ne peut rien arracher à de pareilles âmes.. (*haut.*) Adieu, maréchal.

TURENNE. Adieu, Monsieur.

(Van-Benningen sort.)

SCENE XI.

TURENNE *seul, marchant vite.*

De la ruse, de la coquetterie diplomatique avec moi! Le piége était trop grossier.... et pourtant, si je l'en crois... Condé commanderait seul les armées... Il n'en sera pas tout-à-fait ainsi, j'espère...

SCENE XII.

TURENNE, L'HUISSIER *entrant d'un côté*, GEORGES *paraissant du côté opposé.*

L'HUISSIER. Le roi demande sur-le-champ M. le vicomte de Turenne au conseil. (*Il sort.*)

TURENNE. Je vous suis, Monsieur.

GEORGES, *bas*. C'est un valet qui attend là vos ordres.

TURENNE. Je ne puis en ce moment.

GEORGES, *bas*. Il dit que c'est de la part d'une dame...

TURENNE. Qu'il revienne dans une heure.

GEORGES, *bas*. De la part de Madame de Coëtquen.

TURENNE *revenant avec vivacité*. Et tu le laisses-là, maraud! Mais a-t-on jamais vu pareille impertinence! faire attendre les gens de Madame... d'une dame?... Appelle-le.

GEORGES, *à part*. Décidément le grand capitaine est pris. *haut, allant à la coulisse.*) Entrez, Monsieur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JACQUES, *puis* L'HUISSIER.

TURENNE. C'est toi, mon ami? Je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas prévenu... que me veux-tu?

JACQUES. C'est une lettre que Madame de Coëtquen m'a ordonné de vous apporter.

TURENNE. Donne, donne, et voilà pour ta peine.

GEORGES, *à part*. Voilà que sa peine devient un plaisir.

JACQUES. Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner?

GEORGES, *à part*. Il y prend goût, le drôle.

TURENNE. Non, mon ami, vas dire que tu as rempli ta mission avec exactitude.

(Jacques sort.)

L'HUISSIER. Le roi attend M. de Turenne.

TURENNE, *s'asseyant*. J'obéis. (*il lit le billet.*) A moi un rendez-vous! un rendez-vous ici!... et en des termes aimables... Il y a là de quoi perdre la tête.

GEORGES, *bas*. Monseigneur doit savoir que le roi n'aime pas attendre.

TURENNE *se levant*. Tu as raison. Toi, Georges, ne quitte pas ce salon. Quelqu'un viendra me demander, peut-être; tu diras que je suis au conseil, et que je ne tarderai pas à revenir... Qui que ce soit, Georges, je vous recommande la plus grande discrétion.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

GEORGES, *seul.*

Ah! mon dieu! que c'est petit un grand homme! Noble, généreux, puissant à la cour, terrible à l'armée... Viennent ensuite un sourire, un mot, un regard, pas plus de grand homme que sous ma livrée. Monsieur de Turenne! M. de Turenne!

SCÈNE XV.

GEORGES, Mme DE COETQUEN.

Mme DE COETQUEN. Où est ton maitre?

GEORGES. Chez le roi.

Mme DE COETQUEN. Y a-t-il long-temps?

GEORGES. Il y entre à l'instant même.

Mme DE COETQUEN. Ne t'a-t-il donné aucun ordre?

GEOBGES. Pardon, Madame, il m'a prié de vous dire qu'il ne tarderait pas à se rendre auprès de vous.

Mme DE COETQUEN. Tu peux sortir.

GEORGES, *sortant.* J'obéis, Madame.

SCÈNE XVI.

Mme DE COETQUEN, LÉOPOLD.

(Il entre par une porte opposée à celle par laquelle est sorti le valet, et s'assied en suivant de l'œil la comtesse.)

MADAME DE COETQUEN, *se croyant seule.* On vient de m'assurer que la guerre allait éctater, et que Turenne excitait la colère du roi. S'il m'aime, il changera de rôle... Il croira que je défends la cause de la Hollande, ma patrie tandis que le départ seul de Léopold m'occupe et m'alarme. (*elle va au fond.*) Rien, rien encore, et M. Van-Benningen veut partir cette nuit. (*elle se retourne, aperçoit Léopold, et pousse un cri.*) Ah!

LÉOPOLD *assis.* Qu'avez-vous donc?

Mme DE COETQUEN. Vous m'avez fait peur.

LÉOPOLD. Je le crois.

Mme DE COETQUEN. Que faites-vous là?

LÉOPOLD. Ce que vous y faites vous-même, j'attends.

Mme DE COETQUEN. Qui donc?

LÉOPOLD. La personne que vous attendez.

Mme DE COETQUEN. Je ne vous ai pas caché cette entrevue.

LÉOPOLD *se levant.* Parce que vous saviez bien qu'elle ne m'échapperait pas... Mais le lieu, l heure du rendez-vous... les termes gracieux dans lesquels vous l'avez demandée, me les avez-vous dits aussi, Madame?

Mme DE COETQUEN. Qui vous les a appris?

LÉOPOLD. Vous... votre lettre.

Mme DE COETQUEN. Quoi!... vous avez osé...

LÉOPOLD. Un diplomate ose tout, Madame. surtout un diplomate amoureux.

Mme DE COETQUEN. Mais s'il a une conscience...

LÉOPOLD. Une conscience! dites-vous...

AIR :

Une! ma foi vous êtes bien avare,
Dans notre état, Madame, c'est trop peu;
La conscience à la cour n'est point rare,
Et l'épigramme ici n'a pas beau jeu.
Une! vraiment ne soyez pas en peine,
Car entre nous, je vous le dis tout bas,
Nos gens d'état en ont une douzaine
Pour en prêter à ceux qui n'en ont pas,
Pour en fournir à ceux qui n'en ont pas.

Mme DE COETQUEN. Léopold, je vous dirai plus tard ce que je pense de votre conduite; mais le temps me manque ce matin pour vous adresser les reproches que vous méritez... Je vous attends chez moi dans une heure.

LÉOPOLD. Non, j'aime mieux ne pas attendre, et profiter du bonheur qui m'est offert.

Mme DE COETQUEN. Partez donc, si vous voulez qu'il se renouvelle.

LÉOPOLD. Oui, je le veux; mais non pas aux dépens de ma crédulité... Ce que je redoute avant tout, Madame, c'est le ridicule.

Mme DE COETQUEN Le ridicule! quand pour vous je brave le mépris! La connaissance du secret de l'état peut seule vous retenir à Paris; l'amour que j'ai inspiré à M. de Turenne m'en promet la révélation, et c'est vous qui y mettez obstacle!

LÉOPOLD. Quel prix demandera-t-il de sa confidence?

Mme DE COETQUEN *avec dignité.* Léopold, je garderai ma dignité de femme, et je mourrai de regrets, mais non pas de honte.

LÉOPOLD. Croyez-vous donc que ma jalousie?..

Mme DE COETQUEN. Non, non, vous me l'avez dit, ce n'est pas la jalousie qui vous conduit ici, c'est la crainte du ridicule.

LÉOPOLD. Le motif en serait encore assez puissant.

Mme DE COETQUEN *avec dépit.* Mais, vous ne croyez donc pas à mon amour? à cet amour qui est né malgré moi, que je ne puis vaincre, qui me perd et me tue; à cet amour auquel je sacrifie mon

repos, comme je lui ai sacrifié ma réputation et mon honneur?

LÉOPOLD. Eh bien! donnez-m'en une nouvelle preuve.

Mme COETQUEN. Laquelle?

LÉOPOLD. La permission d'assister à cette entrevue.

Mme DE COETQUEN. Turenne se taira devant vous.

LÉOPOLD. Je serai caché.

Mme DE COETQUEN. Impossible; il vous verrait.

LÉOPOLD. Je suis si petit, j'échapperai à l'œil du général.

Mme DE COETQUEN. Vous n'échapperiez pas à l'œil du jaloux.

LÉOPOLD. C'est de la mauvaise volonté.

Mme DE COETQUEN. De grâce, éloignez-vous.

LÉOPOLD. Ciel! Louvois.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LOUVOIS.

LOUVOIS, *vite*. Oui, monsieur, c'est encore moi, je quitte le conseil pour vous donner au plus tôt une bonne nouvelle.

LÉOPOLD. Laquelle, monseigneur?

LOUVOIS. Vous avez paru désirer d'entrer au service du roi de France... Vos souhaits seront exaucés, et nous vous nommons notre deuxième secrétaire d'ambassade à Rome.

LÉOPOLD, *à part*. Ah! il y a là-dessous quelque piège.

Mme DE COETQUEN. Je me retire, messieurs.

LOUVOIS. Oh! restez, madame, monsieur Léopold vous dirait plus tard ce que je viens lui apprendre en ce moment.....

Mme DE COETQUEN. Je n'ai pas acquis le droit de l'interroger.

LOUVOIS. L'amitié a ses priviléges, et je suis sûr qu'il croit à la vôtre.

Mme DE COETQUEN, *à part*. Est-ce qu'il se douterait?..

LOUVOIS, *à Léopold*. Eh bien! monsieur?

LÉOPOLD, *légèrement*. Eh bien! monseigneur, je refuse!..

LOUVOIS, *étonné*. Pourquoi cela?

LÉOPOLD. Parce que je n'ai rien fait pour mériter cette haute faveur.

LOUVOIS. Vous avez deviné notre plan de campagne, c'en est assez pour justifier notre choix...

LÉOPOLD. Tant pour si peu!

LOUVOIS. L'on paie cher la discrétion à la cour de France...

LÉOPOLD. C'est vrai. (*après réflexion.*) Et que m'offririez-vous, monseigneur, si je vous prouvais que je connais tous vos autres projets? (*à part*) Effrayons-le.

Mme DE COETQUEN. Oh! l'imprudent.

LOUVOIS, *avec inquiétude*. Tous, dites-vous?

LÉOPOLD. Absolument tous.

LOUVOIS. Alors, précisez la somme.

LÉOPOLD. De l'or!

LOUVOIS. Est-ce que vous le méprisez?

LÉOPOLD. Par intervalle.

LOUVOIS. Quand, par exemple?

LÉOPOLD. Quand j'en manque.

LOUVOIS. Êtes-vous dans ce cas aujourd'hui?

LÉOPOLD. Vous devez voir le contraire, puisque je refuse...

Mme DE COETQUEN, *à part*. Il se perd!..

LOUVOIS, *un peu irrité*. Eh! monsieur, si nous craignions tant, rien ne nous serait plus facile que de vous empêcher de parler.

LÉOPOLD. Par quel moyen?

LOUVOIS. La Bastille renferme des cachots bien sourds et des souterrains bien profonds!..

LÉOPOLD, *fièrement*. Oui, mais Paris n'a pas ses ponts suspendus dans les rues, ses palais de marbre, ses flots mouvans et ses gondoles, Paris ne possède pas son conseil des Dix, son doge et sa place Saint-Marc... Les cachots de Paris ont une voix austère qui retentit au dehors, ses voûtes sombres un écho qui se propage... Ses prisonniers un courage et une constance que les menaces et la séduction ne peuvent enchaîner, Paris n'est point Venise, monseigneur, et les boulets Hollandais y arrivent presque sans ricochets.

LOUVOIS, *à part*. Nous n'aurons rien de lui par la menace. (*haut.*) Vous voyez que nous ne les redoutons guère, monsieur, puisque nous allons les provoquer.

LÉOPOLD. Oui, avec le secours étranger.

LOUVOIS. Lequel?

LÉOPOLD. L'Espagne.

LOUVOIS, *étonné*. L'Espagne!

LÉOPOLD, *à part*. J'ai deviné!

LOUVOIS, *à part*. Il feignait de savoir. (*avec bonhomie.*) Qu'est-ce qui vous le fait supposer, monsieur?

LÉOPOLD. Vos politesses aux autres ambassadeurs.

LOUVOIS. Diable ! c'est une observation de haute politique, et elle ne vient pas de vous, j'en suis sûr.

LÉOPOLD. J'étudie à bonne école, je suis à la cour de France.

LOUVOIS, *à part.* Allons, je l'avais trop bien jugé...

LÉOPOLD. Est-ce de l'or que vous m'offrirez encore, monseigneur ?

LOUVOIS, *d'un ton goguenard.* Non, plus d'or, plus de faveurs... Voici des dépêches pour M. l'ambassadeur des Provinces-Unies .. Vous êtes toujours son troisième secrétaire d'ambassade

LÉOPOLD. *à part.* Je suis joué.

LOUVOIS, *souriant.* Et maintenant je rentre au conseil, satisfait de vous et de moi.

AIR :

Déja j'ai vanté, je l'avoue,
Votre esprit fin et délicat ;
Mais, hélas! que de fois on loue
L'ignorant, le sot ou le fat.
Croyez-moi, la diplomatie
N'est pas l'étude d'un seul jour,
Renoncez y, je vous en prie,
En attendant faites l'amour.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LEOPOLD, Mme DE COETQUEN.

LÉOPOLD. J'ai donné dans le piège.

Mme DE COETQUEN. Et pourquoi essayer de lutter contre un homme si rusé?

LÉOPOLD. Beau mérite que de vaincre des sots!.. Du reste, je ne me tiens pas pour battu, et cet échec retrempe mon courage.

Mme DE COETQUEN. Non, Léopold, non, laissez-moi agir seule; Turenne va venir, sortez.

LÉOPOLD. Je veux être votre auxiliaire.

Mme DE COETQUEN. Je n'en ai nul besoin, allez, allez...

LÉOPOLD. La porte du cabinet du roi s'ouvre, la fuite est impossible, je reste.

Mme DE COETQUEN. Au nom du ciel ! là, là, par ce corridor qui conduit à mes appartemens.

LÉOPOLD. J'obéis, puisque vous le voulez. (*à part.*) Il n'y avait pas d'autre moyen pour y pénétrer... Ah! M. de Louvois, prenez garde à vous!

(Il entre, Madame de Coetquen pousse la porte, Turenne paraît.)

Mme DE COETQUEN, *à part* Il était temps.

SCENE XIX.

Mme DE COETQUEN, TURENNE.

TURENNE, *entrant rapidement.* Vous n'étiez pas seule, madame.

Mme DE COETQUEN. Je donnais des ordres à un de mes gens.

TURENNE. Que n'en donnez-vous aussi au plus humble de vos adorateurs !

Mme DE COETQUEN. En recevriez-vous, M. le maréchal, vous si habitué à commander.

TURENNE. Ah ! l'obéissance a souvent plus d'attraits que le pouvoir.

Mme DE COETQUEN. Quel langage pour un maréchal de France.

TURENNE L'ambition est une fièvre dont je veux guérir. Oui, madame, dites un mot et je renonce à l'instant à cette gloire que vous me reprochez, à ce rang que j'occupe, à cette haute faveur qui me pèse.

Mme DE COETQUEN, *à part.* Il y vient. (*haut.*) Le sacrifice serait trop complet, maréchal, à la veille d'une nouvelle croisade contre la Hollande.

TURENNE, *stupéfait.* Une croisade ? qui vous l'a dit?

Mme DE COETQUEN. Qu'importe, si cela est vrai?

TURENNE, *vivement.* Mais cela n'est pas vrai, madame...

Mme DE COETQUEN, *riant.* Oh ! oh ! cela n'est pas vrai, c'est encore un langage des camps.

AIR :

Un démenti!

TURENNE.

Pardonnez-moi, Madame.

MADAME DE COETQUEN, *riant.*

D'un tel affront mon cœur se sent blessé...

TURENNE.

Mais permettez.

MADAME DE COETQUEN, *riant toujours.*

Insulter une femme...
De vous jamais je ne l'aurais pensé. (*bis.*)
Un démenti, Monsieur, est un outrage
Qui veut du sang en réparation.
Et sans respect pour le rang ni pour l'âge,
J'en demande raison,
J'en veux avoir raison.
Vos armes !

TURENNE. Ah ! de grâce, un peu de générosité. (*à part.*) Mon dieu ! que je suis gauche.

Mme DE COETQUEN. Vos armes, vicomte?

TURENNE. Vous abusez de vos avantages.

Mme DE COETQUEN. Pourquoi vous laissez-vous surprendre?

TURENNE. C'est qu'en vérité vous m'avez dit une chose si étrange.

Mme DE COETQUEN. Et quoi donc, je vous prie? Je ne suis d'ailleurs ici que l'écho de Louvois qui s'en expliquait hier ouvertement chez M. le Prince

TURENNE. Plus bas... de grâce, plus bas!.. C'est sa vie qui est en jeu.

Mme DE KOETQUEN. Il se plaisait donc à la compromettre?

TURENNE. Mais c'est qu'il est impossible que Louvois si prudent, si discret.....

Mme DE COETQUEN. Prenez garde, la discrétion suppose l'existence d'un fait qu'on veut tenir caché.

TURENNE. Mais... non... peut-être... je ne sais... La discrétion, madame, est une vertu si rare. (*à part.*) Le moyen de sortir de là...

Mme DE COETQUEN. La discrétion poussée à l'excès est un ridicule, et vous vous en donnez un en ce moment.

TURENNE. Je le sais bien, et pourtant il y aurait tant de péril à trahir un pareil secret!

Mme DE COETQUEN. Il existe donc?

TURENNE. C'est vous qui le dites...

Mme DE COETQUEN. Moi !.. Je n'ai pas parlé de cela.

TURENNE. Ni moi non plus, je pense?

Mme DE COETQUEN. Alors nous avons deviné à nous deux...

TURENNE. Quoi donc?..

Mme DE COETQUEN. Que sais-je? que la guerre va éclater, qu'on projette une alliance avec l'Angleterre..

TURENNE, *à part.* Allons, elle sait aussi l'alliance...

Mme DE COETQUEN, *à part.* C'est cela.

TURENNE. Mais quel intérêt assez puissant?..

Mme DE COETQUEN. Quel intérêt, dites-vous?.. Si madame Henriette va visiter les provinces du Nord, n'est-il pas de mon devoir de l'accompagner?

TURENNE. Oui, certainement.

Mme DE COETQUEN. Ne suis pas sa première dame d'honneur?

TURENNE. Cela est vrai.

Mme DE COETQUEN. Ne me trouverai-je pas alors, plus près du théâtre de la guerre?

TURENNE. Oui, certes...

Mme DE COETQUEN. Ne commanderez-vous pas les armées?

TURENNE. Sans doute. Eh bien!

Mme DE COETQUEN. Eh bien! ai-je écouté vos expressions amoureuses avec courroux! M'avez-vous vu vous interdire la parole? Vous ai-je chassé de ma présence? vous ai-je défendu tout espoir?.. Mais... vous ne devinez rien... vous ne voyez rien... vous ne comprenez rien... Faites donc la guerre, maréchal, et ne songez plus à l'amour...

TURENNE. Oh! vous l'emportez, madame, et je ne veux rien avoir de caché pour vous!.. Oui, oui, nous allons déclarer une guerre à mort à la Hollande... Le roi et moi, devons commander les armées... et Madame part après demain pour l'Angleterre, afin de négocier un traité offensif contre les Provinces-Unies.

Mme DE COETQUEN, *à part.* Enfin!

(Bruit dans le cabinet de Madame Coetquen.)

TURENNE. Qu'est-ce? J'ai entendu du bruit dans ce cabinet?

Mme DE COETQUEN, *à part.* Dieu! Léopold est là...

TURENNE. Me suis-je trompé, madame?

Mme DE COETQUEN, *troublée.* Je le pense... Je n'ai rien entendu, moi...

TURENNE, *élevant la voix.* Qui que ce soit, qu'il paraisse à l'instant?.. (*il court à la porte et l'ouvre.*) Personne. (*revenant.*) Il m'a semblé voir s'enfuir dans le corridor un uniforme rouge...

Mme DE COETQUEN. Vous êtes dans l'erreur. (*à part.*) L'imprudent...

TURENNE, *courroucé.* Un uniforme, vous dis-je?..

Mme DE COETQUEN. Que sais-je, un de mes gens, sans doute?..

TURENNE. Fasse le ciel que vous ne me trompiez pas, madame... Songez-y bien... C'est la tête d'un homme et l'honneur d'une race...

Mm DE COETQUEN. Et! qu'a cet honneur à tant s'alarmer? Que m'avez-vous dit... que la voix publique ne m'eût déjà appris?.. Avant d'élever des doutes sur ma discrétion... attendez du moins que j'aie trahi les confidences de tendresse que vous venez de me faire?..

TURENNE, *à part.* Je m'y perds...

Mme DE COETQUEN. Eh bien! moi, je vais vous donner l'exemple d'une confiance entière... illimitée... Le conseil est encore assemblé... je le sais... retournez-y, Turenne. Plaidez la cause de mon pays qu'on veut envahir... Défendez celle de l'humanité contre une guerre injuste... Et à ce prix toute ma reconnaissance vous est acquise...

TURENNE. Mais ce matin encore, j'appuyais les vœux du roi...

Mme DE COETQUEN. Ce soir... vous les combattrez, voilà tout... Qui vous dit que les ministres ne vous approuveront pas ?

TURENNE. Tout-à-l'heure, ils plaidaient si fort pour la guerre.

Mme DE COETQUEN. Ils vont plaider maintenant pour la paix...

TURENNE. Leur conscience et leur honneur ...

Mme DE COETQUEN, *souriant*. Ah. M. le maréchal, ne médisons jamais des absens ; j'attends votre détermination.

TURENNE. Puis-je avoir une autre volonté que la vôtre, madame ?.. Je rentre chez le roi, et quelle que soit sa résolution, je n'aurai rien négligé pour vous prouver mon obéissance. (*fausse sortie. Il aperçoit l'ambassadeur de Hollande qui passe dans le fond.*) M. Van-Benningen !

Mme DE COETQUEN, *à part*. Grand dieu ! Léopold aurait-il déjà parlé ?

TURENNE, *avec inquiétude*. Soupçonnez-vous le motif de sa visite au Louvre ?

Mme DE COETQUEN. Nullement.

TURENNE, *les yeux sur elle*. Il a quitté le cabinet du roi, il y a à peine un quart-d'heure... Quel intérêt assez puissant peut l'y ramener ?..

Mme DE COETQUEN. Que sais-je ? des ordres de sa cour, peut-être ...

TURENNE, *la regardant toujours*. Peut-être aussi de plus récentes confidences...

Mme DE COETQUEN. Je ne vous comprends pas. (*à part*) Je suis au supplice...

TURENNE. N'aurait-il pas appris comme vous, par la voie publique, le secret si caché de cette guerre, et le départ de Madame ?

Mme DE COETQUEN. C'est possible...

TURENNE, *s'animant*. Mais cette voix publique qui a parlé si haut pour vous seule, n'aurait-elle pas trouvé un écho, chez vous, pour la porter aux oreilles de l'ambassadeur Hollandais ?..

Mme DE COETQUEN. A peine l'ai-je vu une seule fois...

TURENNE, *plus irrité*. Et son jeune secrétaire... Léopold de Fronsberg avec son uniforme, l'avez-vous vu si rarement, madame...

Mme DE COETQUEN. En vérité, maréchal, vous me faites subir un interrogatoire qui blesse mon orgueil autant qu'il offense ma délicatesse.

TURENNE. C'est que je m'alarme aisément, dès qu'il sagit de loyauté et d'honneur.

SCENE XX.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES. Deux lettres pour madame de Coëtquen.

Mme DE COETQUEN, *à part*. Qu'il arrive à propos. (*haut.*) Donne, et laisse-nous.

TURENNE. Sont-ce des confidences que vous seule devez savoir ?

Mme DE COETQUEN. Je l'ignore, monsieur, cette lettre est de mon mari. (*elle lit.*) « Madame, je fais partir mon courrier ; il vous dira qu'il me précède de quelques heures à Paris... Votre seigneur et maître. » Mon mari arrive !... Faudrait il ?..

TURENNE. Et cette autre...

Mme DE COETQUEN. Je n'en connais pas l'écriture...

TURENNE. Peut-être en connaîtrez-vous le style ?..

Mme DE COETQUEN. Vous permettez. (*elle lit, se trouble et s'assied péniblement dans un fauteuil.*) Quelle infamie ! quelle lâcheté !..

TURENNE. Qu'est-ce ? Avez-vous besoin de secours ?

Mme DE COETQUEN. Ah ! j'aurais plutôt besoin de vengeance !..

TURENNE. Contre qui ?..

Mme DE COETQUEN, *à elle-même*. Ingrat ! qui n'a pas une âme pour la reconnaissance... qui n'en a pas même une pour la pitié !..

TURENNE. Quel malheur assez grand ?

Mme DE COETQUEN. Famille... amis... honneur... je lui avais tout sacrifié... Et maintenant il se rit de moi. (*se levant.*) M. de Turenne, c'est à vous de vous venger d'une femme qui vous trompait par de douces paroles... Tenez, lisez ce billet, ce sera mon premier châtiment...

TURENNE, *prenant la lettre*. Je tremble. (*lisant.*) « Madame, quand vous recevrez cette lettre je serai loin de vous. Mais nous nous reverrons un jour, plus tôt que vous ne croyez, peut-être... Je suis nommé deuxième secrétaire d'ambassade, grâce à une petite ruse dont vous êtes à moitié complice... Recommandez donc à M. de Turenne de ne pas tant élever la voix, quand il aura une confidence à vous faire ; rien n'est bavard comme les murs d'un château royal. Adieu, belle dame... ne vous affligez pas trop, et souvenez vous que l'amour n'est une bonne chose, que lorsque l'on se joue avec lui. Léopold de Fronsberg... futur ambassadeur. » Quelle scélératesse !.. Ainsi

donc j'étais votre dupe à tous deux ?..

Mme DE COETQUEN. La mienne seule... maréchal !..

TURENNE. Oh ! votre générosité ne vous sauvera pas... Et l'amour aussi a ses vengeances...

Mme DE COETQUEN. J'attends...

TURENNE. Voilà donc le résumé de ma vie entière... Moi, Turenne, j'ai trahi la France...

AIR *de Turenne.*

Ai-je bien toute ma raison !
Qui, moi ! passer comme en un rêve
De l'honneur à la trahison,
Des champs de bataille à la Grève,
Lorsqu'à ma gloire où l'on applaudit tant...
Vingt ans n'ont pas suffi, peut-être;
Grâce à votre art, pour que je fusse un traitre,
Il n'a fallu qu'un seul instant.

Mme DE COETQUEN. Je suis aussi coupable que vous...

TURENNE. Eh bien ! à nous deux le châtiment...

SCENE XXI.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER. Monsieur le maréchal le roi m'envoyait à votre hôtel; il désire vous voir à l'instant même...

TURENNE. Je suis à vos ordres.

L'HUISSIER. Voici Sa Majesté.

(Il sort.)

SCENE XXII.

TURENNE, Mme DE DE COETQUEN, LE ROI, LOUVOIS, VAN-BENNINGEN.

LE ROI, *à Louvois en entrant.* Non, monsieur, je ne vous crois pas...

LOUVOIS. Mais je vous proteste..... sire.....

LE ROI. Je ne vous crois pas, vous dis-je...

LOUVOIS. Alors, c'est la vérité que vous refusez d'entendre !

LE ROI, *à Turenne.* Ah ! vous voilà, maréchal ? Louvois n'est plus ministre.

TURENNE. Ce serait un grand malheur, pour vous et la France.

LE ROI. Votre portefeuille, monsieur.

LOUVOIS. Pas avant que j'aie connu mon crime...

LE ROI, *irrité.* Votre portefeuille !

LOUVOIS. Quel est mon crime ?

LE ROI. L'audience de congé de M. Van-Benningen vous le dit assez...

LOUVOIS. Plus que jamais je persiste à le connaître...

LE ROI, *à Turenne.* Oui, Turenne, nos plans sont avortés... La Hollande est prévenue, et M. Van Benningen vient d'envoyer, aux conseils généraux des Provinces-Unies, son troisième secrétaire pour qu'on se prépare à la lutte projetée...

VAN-BENNINGEN. J'ai rempli mon devoir...

LE ROI. Le roi fera le sien.

TURENNE. Et Votre Majesté accuse Louvois de trahison ?

LE ROI. Je n'avais que deux confidens de ma pensée... vous et lui ; pour la dernière fois, je vous demande votre portefeuille...

TURENNE. Sire, voici mon épée...

LE ROI. Votre épée...

(Moment de silence.)

VAN-BENNINGEN, *à part.* C'est beau ; mais du moins nous n'aurons plus à la craindre...

Mme DE COETQUEN. *à part.* Il est perdu.

LOUVOIS, *à part.* Que veut-il dire ?

TURENNE. Vous cherchez les coupables, sire, les coupables vous seront connus...

Mme DE COETQUEN, *bas.* Oh ! grâce....

TURENNE. Ils n'ont droit ni à votre indulgence, ni à votre pitié... et leur pardonner serait encourager la trahison.

LE ROI. Parlez, parlez vite.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.* M. de Coëtquen.

LE ROI. Qu'il attende...

Mme DE COETQUEN, *à part.* Mon mari .. Il me tuera...

TURENNE, *à part.* Son mari !.... Elle est sauvée..

LE ROI. M. de Turenne... Le nom des coupables ?

TURENNE. Il n'en est qu'un sire, c'est moi...

LE ROI. Vous !

Mme DE COETQUEN., *à part.* Grand dieu !

LE ROI. C'est donc un démon qui vous a poussé à cette perfidie?

TURENNE, *jetant un coup-d'œil sur madame de Coetquen.* Je commence à le croire..! Si c'est de moi que M. de Fronsberg a appris les secrets de Votre Majesté, et je n'ai rien à présenter pour ma justification...

LE ROI, *à part.* Lui, Turenne... je lui

aurais donné mon royaume à garder, et j'aurais dormi tranquille...

Mme DE COETQUEN. Le malheureux !..

LOUVOIS, *à part*. C'est fait de lui...

LE ROI. M. le maréchal?

TURENNE. Sire...

LE ROI. Je vous exile...

LOUVOIS, *à part*. Il est dans son jour d'indulgence...

Mme DE COETQUEN, *à part*. Et c'est pour moi...

TURENNE, *dans le fond*. Quel lieu pour mon exil?..

LE ROI, *après un moment de silence*. L'armée...

VAN-BENNINGEN, *à part*. Ciel!

TURENNE, *revenant vite*. L'armée..... sire ?

LE ROI. Oui, l'armée... Allez punir les Hollandais de la faute qu'ils vous ont fait commettre... Allez, allez; vous reviendrez après la victoire... C'est-à-dire quand il vous plaira...

Air de Turenne.

Allez, songez à votre gloire,
Partez, Turenne, je le veux.

TURENNE.

Je vous réponds de la victoire,
Après ce pardon généreux.
Tout fier d'une si haute estime,
Je reviendrai, n'en doutez pas...
Et vais montrer à mes soldats
Comment on se lave d'un crime.

LE ROI. Nous y comptons comme roi, et comme ami...

TURENNE. Ah! sire, j'ai deux affronts à venger...

LE ROI. Vous n'êtes pas homme à vous faire attendre... Louvois, nous vous devons des excuses, venez les recevoir... M. l'ambassadeur vous pouvez partir..... Turenne vous suivra de près. Madame, je vous salue...

Mme DE KOETQUEN. Seule, je suis punie.

SCENE XXIV.

LES MÊMES, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant*. M. Léopold de Frousberg!..

LE ROI. M. de Fronsberg!...

LOUVOIS, *à part*. Lui...

VAN-BENNINGEN, *à part* Pourquoi ce retour?

TURENNE, *à part*. Qui peut le ramener?

Mme DE KOETQUEN, *à part*. Il revient...

SCENE XXV.

LES MÊMES; LEOPOLD.

LÉOPOLD. Oui, c'est moi, sire, qui viens me plaindre à Votre Majesté d'une violation du droit des gens, dont je suis victime.

LE ROI. Qu'est-ce à dire, monsieur?..

VAN-BENNINGEN. Expliquez-vous, Léopold!..

LOUVOIS, *à part* Encore quelque ruse!

LÉOPOLD. Porteur d'importantes dépêches, j'étais déjà loin de la capitale, lorsqu'un ordre m'est arrivé de prouver la validité de ma mission... Dans la précipitation de mon départ, j'avais oublié des papiers .. qui à la rigueur m'eussent été nécessaires; mais les armes de M. l'ambassadeur sur les panneaux de ma voiture, et ma parole de gentilhomme, auraient dû, ce me semble, me protéger.

LOUVOIS. Eh bien!

LÉOPOLD. Eh bien, j'ai été reconduit ici... malgré mes justes réclamations, et je viens faire entendre des plaintes que votre majesté ne devait pas ignorer.

LOUVOIS. Nous ne savons, Monsieur, qui a donné les ordres dont vous vous plaignez avec raison...

VAN-BENNINGEN. Après une pareille violence, souffrez, sire, que je prenne congé de votre majesté. Léopold, je vous attends. (*Il sort.*)

SCENE XXVI.

LOUVOIS, LÉOPOLD, LE ROI, TURENNE, Mme DE COETQUEN.

LÉOPOLD, *à part*. Il ne pouvait mieux faire...

Mme DE COETQUEN. La gloire de cette nouvelle campagne me vaudra-t-elle mon pardon?

TURENNE. Je ne lui demande qu'un boulet.

LÉOPOLD, *bas à Louvois*. La place de premier secrétaire d'ambassade à Rome, est-elle vacante?

LOUVOIS, *bas*. Quoi? cette arrestation ..

LÉOPOLD, *bas*. Prétexte; on ne saura rien à Amsterdam du départ de Madame pour Loudres : je me suis arrêté moi-même, et je n'ai donné que la moitié du secret.

LOUVOIS, *bas*. C'est bien. (*haut.*) Monsieur Léopold, venez dans mon cabinet, justice vous sera rendue. (*à part.*) Le drôle vise à la Bastille...

LÉOPOLD, *à part*. J'espère bien te remplacer un jour. (*haut.*) Je vous suis, Monseigneur.

(Il sort avec Louvois à la suite du roi. Musique avec des sourdines.)

FIN.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE